

MON VIEUX

Thierry Jonquet

MON VIEUX

roman

ÉDITIONS DU SEUIL
27, rue Jacob, Paris VI^e

COLLECTION DIRIGÉE
PAR ROBERT PÉPIN

ISBN 2-02-055790-8

© Éditions du Seuil, avril 2004

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À Marion et à son équipe du Recueil Social.

« CHANCE : n.f. (du lat. *cadere*, tomber) 1. Sort favorable ; part d'imprévu heureux inhérente aux événements. *Elle a toujours eu beaucoup de chance.* – Porter chance à qqn, lui permettre involontairement de réussir. – Donner sa chance à qqn, lui donner la possibilité de réussir. – Tenter sa chance, essayer de réussir. – Souhaiter bonne chance à qqn, lui souhaiter de réussir. 2. (surtout pl.) Probabilité que qqch se produise. *Il a toutes les chances de s'en tirer.* »

À divers titres, les protagonistes de cette histoire eurent à méditer sur cette définition donnée par le *Petit Larousse*. Chacun d'entre eux vit en effet ce qu'il est convenu d'appeler « la chance » l'abandonner à un moment ou à un autre de sa vie, pour les uns de façon irrémédiable, pour les autres avec l'espoir, parfois mince, que s'inverse la courbe de la fatalité. Chacun eut l'occasion d'échapper au sort qui lui était réservé. Au moment fatidique, tous prirent la mauvaise décision.

Certains l'ont douloureusement regretté, d'autres non. Certains ont payé ce choix au prix fort – celui de leur vie –, d'autres sont désormais condamnés à ressasser leur culpabilité, seuls face à leur conscience, rongés par l'angoisse d'un châtement à venir. Encore que rien ne soit joué et qu'ils puissent raisonnablement espérer terminer leur existence sans que jamais personne ne vienne leur demander de comptes.

*

Il serait tentant de situer le moment exact où tout allait basculer pour les uns et les autres. De cerner de façon précise l'enchaînement des circonstances qui allaient enchevêtrer leur destin respectif contre toute attente, puisque la plupart d'entre eux ne se connaissaient pas. Dans deux cas au moins, rien de plus facile.

*

Cécile Colmont tout d'abord. La date est incontournable, établie, tout comme le lieu. Le 26 août 2000 à cinq heures du matin, sur une petite route de Corse-du-Sud. À la sortie d'une boîte de nuit – *Le Ras l'Bol* – où elle s'était épuisée à danser jusqu'à plus d'heure, la jeune fille aurait dû coiffer son casque intégral avant de prendre place sur son scooter. Il faisait doux, l'aube commençait à poindre ; à quelques kilomètres de Propriano, la départementale était déserte. La fatigue, plus quelques nids-de-poule que les employés de la voirie avaient négligé de combler, il n'en fallut pas plus...

*

Pour **Mathieu Colmont**, ce fut le 14 avril 2000, vers vingt-trois heures, à en croire le rapport de police. Une patrouille de la Brigade anti-criminalité courait aux trousses d'une bande de dealers vers les Quatre-Routes à La Courneuve lorsqu'elle se retrouva nez à nez avec un homme d'environ soixante-dix ans qui marchait en zigzaguant au beau milieu de la chaussée, sans même se rendre compte que les voitures qui filaient autour de lui représentaient une menace mortelle. Ce fut un pur miracle qu'il ne soit pas percuté par l'une d'entre elles. Lancé à plus de quatre-vingts kilomètres-heure, toutes sirènes hurlantes, le véhicule de patrouille de la BAC pila juste devant lui dans un grand crissement de pneus. Furieux de devoir abandonner leur proie,

les policiers interrogèrent le vieil homme sans parvenir à en tirer une seule parole cohérente. Habillé d'un pantalon de toile légère, d'une chemise bariolée ornée d'un motif représentant une tête de lion, et chaussé de sandalettes, il n'avait aucun papier d'identité sur lui et fut incapable de dire comment il s'appelait. Il ne semblait pas blessé bien qu'il se tînt le bas-ventre en grimaçant de douleur. Les policiers le confièrent à une équipe de pompiers qui revenait d'éteindre un incendie de poubelles dans une des riantes cités voisines où ils avaient essuyé quelques jets de pierres et de boules de pétanque au passage. Après avoir examiné l'inconnu d'un œil un peu plus professionnel, ils constatèrent qu'effectivement, à part une légère contusion aux testicules, l'inconnu ne souffrait d'aucune blessure sérieuse. Ils le conduisirent au service des urgences de l'hôpital le plus proche où il patienta jusqu'au petit matin avant qu'enfin un interne s'occupe de lui...

*

Le cas de **Mathurin Debion** est plus banal. La chance – mais en eut-il jamais ? – le quitta dès ses plus jeunes années. On pourrait dater le début de sa lente dérive le jour anniversaire de ses cinq ans, à savoir le 26 juin 1962, lorsque son père, ivre mort après avoir sifflé un demi-litre de rhum, lui cingla pour la première fois le dos à coups de ceinture devant ses frères et sœurs épouvantés. La mère avait foutu le camp avec un amant de passage, ceci expliquant cela. La scène se déroula dans le séjour d'un F4 dans une cité-HLM de Sarcelles tout juste jaillie de la boue des chantiers. Curieuse époque que celle où le président de la République apparaissait à la télé noir et blanc en uniforme de général pour pester contre certains de ses confrères qu'il qualifiait de « factieux ».

*

La violence paternelle marqua de façon tout aussi indélébile la vie de Gégé, alias **Gérard Dancourt**, qui interviendra dans

cette histoire de manière annexe. Mais aux échecs, le moindre petit pion est à même de jouer un rôle crucial, surtout en fin de partie quand, les tours étant tombées et les cavaliers s'étant effondrés, il ne subsiste plus qu'un misérable fou pour résister aux assauts de l'adversaire. Le roi ne fait plus le fier, il pétoche, scrute les cases et rassemble les maigres forces qui lui restent en réserve. Le père de Gégé était un beau salopard. Bien qu'il n'ait jamais ouvert un dictionnaire de sa vie, Gégé aurait pu rédiger, et de façon détaillée, la définition du mot « inceste ». Et y ajouter quelques formules et métaphores tirées de son vécu.

*

Bernard Signot, c'est une autre affaire. Connus parmi ses pairs les clodos sous le sobriquet de Nanard, il avait fait la connaissance de la poisse, de la déveine, de la guigne – inutile d'aligner d'autres synonymes – très tôt dans l'existence. La valeur n'attend pas le nombre des années. C'est comme la musique ou les langues étrangères, on apprend beaucoup mieux très jeune. Sa mère l'avait tout bonnement abandonné, petit bébé frissonnant, dans les toilettes d'une gare de province où elle avait trouvé refuge pour accoucher en catastrophe, le 25 janvier 1954. Un coup de canif pour trancher le cordon et basta. Le futur Nanard fut sauvé de justesse par un médecin qui passait par là pour soulager sa vessie.

*

Michel Fergol ? RAS. La crapule banale. Quotient intellectuel frisant le néant. Lors de son procès – dont il ne sera pas question dans les pages qui vont suivre tant le sujet est dépourvu d'intérêt –, son avocat ne parvint pas à amadouer les magistrats. Fergol écopa de la peine maximale prévue par le code de procédure pénale, à savoir les dix années de détention requises par le représentant du Parquet pour proxénétisme aggravé. Fergol ? Un personnage totalement secondaire, comme Gérard Dancourt. Mais alors qu'un Dancourt mérite toute notre compas-

sion, Fergol restera à jamais haïssable. Un jour peut-être, à sa sortie de prison, reprendra-t-il le volant de son taxi. En 2014, à sa libération, il fêtera tout juste ses quarante ans. Il y a fort à parier qu'il continuera d'empoisonner la vie de ses contemporains – à moins que d'ici là, un de ses compagnons de cellule ne lui règle son compte. La justice des hommes emprunte parfois de curieux raccourcis.

*

Jacques Brévert, dit Jacquot. À bien y regarder, il n'avait pas trop à se plaindre. Dans sa généalogie, point de père alcoolique ou tabasseur ni de mère infanticide. Rien d'autre qu'une vie morne, sans drame majeur, suintant l'ennui, la lassitude. Un échec scolaire précoce et ses conséquences inéluctables : la condamnation à végéter tout en bas de l'échelle sociale. Avec dans la tête, ritournelle obsédante, la rancœur, la jalousie. Plus douloureux encore, le mépris de soi.

*

Le portrait d'**Alain Colmont** est tout autre. Les ennuis lui tombèrent sur le dos dès son plus jeune âge, mais tout au long de sa vie il sut faire preuve d'une véritable rage pour surmonter les difficultés, les chagrins. La détresse qui marqua son enfance et son adolescence, l'accident de sa fille, la mort de sa femme et, *in fine*, le cataclysme qui constitue le socle de ce récit ne parvinrent jamais à entamer sa détermination à combattre, quitte à user de moyens peu recommandables. Mais bien malin, bien présomptueux qui pourrait oser le juger, prétendre dresser le réquisitoire et lui refuser le bénéfice de circonstances plus qu'atténuantes.

Reste **Daniel Tessandier**...

CHAPITRE 1

Pour Daniel Tessandier, les ennuis – les vrais – commencèrent le lundi 19 mai 2003.

Ce matin-là, Mme Letillois, la propriétaire de la chambre de bonne où il avait trouvé refuge depuis plus d'un an, l'attendait pour lui annoncer la triste nouvelle. La dame était tout à fait délicieuse, petite créature souriante au visage fripé de rides, qu'il entendait souvent chantonner quand elle arrosait les jardinières de fleurs qui ornaient son balcon. Assez coquette, elle portait des robes aux couleurs vives, contrairement aux personnes de son âge qui se réfugient fréquemment dans le gris.

Daniel quittait toujours sa chambre vers les neuf heures, une sorte de discipline qu'il s'était imposée alors que, pourtant, il n'avait rien de bien précis à faire de ses journées. Connaissant ce rituel – les personnes âgées, réduites à l'oisiveté, sont très observatrices –, Mme Letillois avait entrouvert la porte de son appartement et pointa le bout de son nez dès qu'elle entendit les pas de Daniel qui faisaient craquer les marches du parquet, deux étages plus haut. Il n'empruntait jamais le vieil ascenseur à la cabine brinquebalante et muni d'une grille coulissante depuis qu'il s'y était fait piéger plusieurs heures durant à la suite d'une panne nocturne, six mois auparavant. Le système d'alarme n'avait pas fonctionné et ce n'est qu'au matin que le concierge s'était rendu compte du problème...

– Monsieur Tessandier, il faut que je vous parle ! lui lança Mme Letillois d'un ton grave.

Elle le fit entrer chez elle. L'appartement était vaste et Daniel n'en connaissait que le salon dont il avait vu l'équivalent dans des films à la télé. Il aurait été bien en peine de préciser à quel style (Louis XIV ? XV ? XVI ? ou l'autre, là, comment il s'appelaient déjà ? Napoléon ?) appartenaient les meubles qui y figuraient.

Ce qui l'impressionnait le plus dans ce salon, c'était le piano, un piano à queue, de l'ancien à coup sûr, avait-il noté lors d'une de ses précédentes visites. De l'authentique, pas un de ces trucs japonais en toc qu'il avait vus à la devanture de Paul Beuscher quand il allait vadrouiller du côté de la Bastille.

Sans parler des vases. Les vases aussi, c'était quelque chose, les vases chez Mme Letillois. Dans le genre chinois, avec des tas de dessins compliqués et des incrustations de pierres complètement dingues, c'en était à se demander comment les types qui avaient fait ça s'y étaient pris ! Du vrai boulot d'artiste ! Et des siècles plus tôt, attention, Moyen Âge au moins, ça ne pouvait que rendre encore plus admiratif, que vous amener à respecter d'autant plus leur travail. Et sans parler des tapis. Alors là, les tapis à la Letillois, ça valait le coup d'œil. Rien à voir avec les carpettes du BHV !

Daniel adorait le BHV. Il y passait des heures à déambuler de rayon en rayon, surtout au sous-sol, dans le capharnaüm labyrinthique qui ravissait les fanas de bricolage. Daniel, lui, ne bricolait pas. Mais il aimait bien voir, traîner, regarder. Les accessoires de plomberie, d'électricité, les outils de jardinage, les pièges à souris, les pièces détachées d'automobile, peu importe, il se contentait d'errer sans but précis, au gré des rayons. Il aimait aussi le baratin des bonimenteurs de produits miracle qui promettaient de restaurer une moquette dévastée par la pisserie de chat en deux coups de cuillère à pot, ou de décalaminer un moteur de mobylette d'un simple jet de bombe aérosol. Au rez-de-chaussée, changement de registre, il filait vers le rayon parfumerie. Les vendeuses étaient bandantes, ça sentait bon avec tous les échantillons qu'elles distribuaient par poignées. Les clientes se pressaient pour tester les sprays des différentes marques. Daniel ne faisait qu'y passer furtivement pour ne pas trop attirer l'atten-

tion, mais il appréciait ces petits instants de rêve volés incognito, comme un rappel de souvenirs lointains quand il était gosse et que sa mère l'embrassait avant qu'il ne s'endorme et qu'elle sentait bon l'eau de Cologne. Il y avait aussi, un peu plus loin, le rayon lingerie, avec les culottes en dentelle, les soutiens-gorge pigeonnants, les porte-jarretelles coquins, les guêpières de soie, les nuisettes en satin et les bas à motifs. Daniel, la tête farcie de fantasmes inavouables, observait les clientes qui effectuaient leur choix avant de se diriger vers les cabines d'essayage. Mais bon, il fallait bien déguerpîr, s'éclipser et se retrouver dehors.

Faire quelques pas et s'accouder au comptoir d'un troquet devant un verre, histoire de se réjouir les pilules, faute de mieux.

*

Ce matin du lundi 19 mai, peu après neuf heures, Daniel prit donc place dans un des fauteuils que Mme Letillois lui désignait de sa petite main nerveuse, couverte de taches de son et déformée par l'arthrite. Le fauteuil se trouvait tout près du piano à queue. Les doigts tordus par les rhumatismes, Mme Letillois ne pouvait plus jouer et se contentait d'effleurer le clavier, la gorge serrée par la nostalgie. À plusieurs reprises, elle avait convié son locataire à prendre un thé, sans se rendre compte que Daniel n'appréciait que très très peu le Earl-Grey. Il s'était forcé à avaler le breuvage pour ne pas la peiner. Elle lui avait un peu raconté sa vie, une existence d'oisiveté aux côtés de son mari, Guillaume Letillois, décédé neuf ans plus tôt, un magistrat qui avait connu une brillante carrière, jusqu'à sa nomination à la Cour de cassation. Ils avaient eu deux enfants, Anne et Philippe, âgés d'une cinquantaine d'années déjà, comme le temps passe. Leurs portraits respectifs ornaient le linteau de la cheminée, au milieu d'une foule d'autres clichés évocateurs de souvenirs de vacances, de voyages, de baptêmes et de premières communions.

– Voyez-vous, monsieur Tessandier, lui expliqua-t-elle posément, ma fille, Anne, a elle-même deux enfants, Richard et Viviane. Viviane, c'est la petite blonde, là, sur la balançoire...

Daniel hocha la tête, inquiet. Il fallait en convenir, Viviane, avec ses tresses et sa robe à froufrous, était une bien jolie petite fille.

– Elle a vingt-deux ans, ma Viviane, reprit Mme Letillois. Jusqu'à présent, elle vivait chez sa mère, Anne, dans le Midi, mais voilà, elle compte poursuivre ses études à Paris, c'est une scientifique. Pour sa thèse de biologie, il faut absolument qu'elle vienne étudier ici, vous me suivez, monsieur Tessandier ?

Daniel ne comprenait pas où était le problème. Il n'en avait rien à secouer des études de la petite-fille. Tant mieux pour elle si elle pouvait en faire, si elle en avait les capacités, lui, Daniel, avait interrompu sa scolarité très tôt, en seconde de LEP. Il avait préféré aller bosser tout de suite plutôt que de continuer à supporter les sarcasmes du prof de l'atelier chaudronnerie. Un sale type qui prenait un malin plaisir à l'humilier, à le rabaisser, et à qui il avait fini par balancer un marteau en pleine figure... esquivé de justesse. Le proviseur avait décidé d'écraser le coup pourvu que Daniel disparaisse dans la nature.

– Je vais l'héberger, conclut Mme Letillois.

– C'est très bien, ça vous fera de la compagnie ! dit Daniel.

Il faillit ajouter « vous vous sentirez moins seule », mais s'arrêta juste à temps.

– Viviane va occuper une chambre dans mon appartement, reprit Mme Letillois. Mais pour ses études, elle a besoin d'un bureau très calme.

– Et... alors ? demanda Daniel.

– Elle compte s'installer là-haut, ce sera beaucoup mieux pour elle, répondit Mme Letillois après avoir toussoté. C'est plus calme. Elle a beaucoup de livres, de documents.

– Là-haut, ça veut dire chez moi ?

– Dans la chambre que je vous loue, oui, effectivement.

Daniel resta silencieux durant de longues secondes. Il savait qu'il était inutile de protester. Un an plus tôt, il avait rencontré Mme Letillois à la paroisse Saint-Joseph, rue Saint-Maur, une adresse qu'on lui avait donnée au centre d'action sociale, à la mairie. Mme Letillois proposait ce qu'on appelle une chambre de bonne pour un loyer dérisoire – 800 francs par mois, à peine 125 euros, une aubaine rarissime. Cela dit, 125 euros, ça faisait

quand même plus du quart du RMI, mais au regard des tarifs pratiqués dans les hôtels les plus modestes, ça restait totalement inespéré.

Les foyers, Daniel voulait les éviter. Il en avait fréquenté une bonne quantité, ah ça oui, mais à chaque fois, ç'avait mal tourné. Des altercations répétées avec les autres pensionnaires – de la racaille, la plupart du temps, des types qui venaient d'on ne sait où, des bronzés, évidemment – lui avaient valu d'être expulsé à maintes reprises. Parfois avec des menaces de poursuites. Daniel ne savait pas bien se contrôler. Quand il était en colère, mieux valait ne pas le titiller. Il tenait à ce qu'on le respecte et, pour ce faire, n'hésitait pas à jouer des poings. Sans remords ni regrets. Il avait encore une certaine estime de lui-même et ne tolérait pas de se laisser emmerder par toute cette engeance, ces intrus à la peau basanée qui venaient en France pour profiter de tout un tas d'avantages dont ils n'auraient certainement pas pu bénéficier chez eux. Ah, c'était vraiment trop facile !

Chaque fois qu'il se rendait chez l'assistante sociale pour faire le point sur son RMI et prouver qu'il se situait bien dans une « démarche d'insertion » en cherchant du boulot, il pestait dans la salle d'attente au milieu d'une faune de Mamadou et de Mustapha qui débarquaient avec leur progéniture, histoire de faire pleurnicher le bon populo crédule, des Français qui, comme lui, n'en finissaient plus de se faire assommer par les impôts, les taxes et les contraventions, tous les moyens étaient bons pour ramasser le pognon. Et l'assistante sociale laissait faire, elle y allait même de sa petite larme devant cette marmaille aux visages couverts de morve et de boutons. Il l'avait vue plus d'une fois se démener pour dénicher des bons de nourriture à toute la smala, c'était à croire que tout leur était dû. Et quand venait son tour à lui, Daniel, eh bien c'est très simple : il ne restait plus rien. Que des miettes. Voilà, les Français n'avaient droit qu'aux miettes du gâteau dont se goinfrait la tribu innombrable des Mamadou et des Mustapha. Pour le boulot, c'était du pareil au même. Il suffisait d'être bronzé pour être embauché.

Au cours de l'année 2002, Daniel avait dégoté quelques emplois, pas grand-chose, des postes de magasinier, de veilleur

de nuit, mais les petits chefs lui pourrissaient la vie à lui donner des ordres, toujours des ordres, et encore des ordres, il fallait courber la tête, dire « Oui, monsieur, bien, monsieur », et chaque fois, ça s'était terminé par des bagarres. À la loyale, d'homme à homme, mais comme c'était eux les chefs, il avait dû foutre le camp après leur avoir démontré à coups de savate qu'il n'était pas n'importe qui. Il voulait bien travailler, Daniel, mais pas comme ça. À subir, toujours subir. Elle n'y comprenait rien, l'assistante sociale. Toujours à lui adresser des reproches, à lui faire avaler ses sermons.

Lors de sa dernière embauche comme manutentionnaire dans un entrepôt du côté de Garonor, le chef – un certain Saïd, tiens donc, quel hasard ! – avait même porté plainte. Il n'avait pas digéré la raclée que Daniel lui avait administrée et s'était fait délivrer un certificat médical pour attester de ses blessures. Du baratin ! Deux gnons, un œil au beurre noir et une côte à peine fêlée. Daniel avait été convoqué au commissariat pour y être interrogé par une fliquette en civil d'à peine vingt-cinq ans, en minijupe, à part ça plutôt bien foutue, qui avait parcouru son dossier en poussant des soupirs. Elle se trémoussait sur son fauteuil, croisait les jambes l'une par-dessus l'autre, sans arrêt, en faisant crisser ses collants, et exigeait qu'il l'appelle « Capitaine ». Insupportable. L'affaire suivait son cours.

*

– Monsieur Tessandier, je suis vraiment désolée, reprit Mme Letillois.

Inutile de protester. Elle lui avait loué cette chambre de bonne sans signer aucun bail, à l'amiable, après l'avoir prévenu qu'il ne s'agissait là que d'une solution provisoire.

– Il n'y a rien de vraiment urgent, vous avez quelques jours pour vous retourner, précisa-t-elle. Ma petite Viviane n'arrivera que dans deux semaines. Mais je voudrais faire repeindre la chambre, installer une porte blindée parce que vous voyez, elle travaille avec un ordinateur et il ne s'agirait pas qu'on le lui vole,

n'est-ce pas ? Disons que si vous pouviez libérer les lieux vendredi dans la journée, ce serait vraiment gentil de votre part.

Daniel prit une profonde inspiration. L'espace d'un instant, l'idée lui traversa l'esprit d'agripper la Letillois par le col, de lui serrer sa petite gorge flétrie jusqu'à ce qu'elle en crève, et de rafler tout ce qui traînait dans l'appartement – il devait bien y avoir des bijoux planqués quelque part, un magot qui dormait sous une pile de draps –, avant de partir se mettre à l'abri au soleil. Mais non, Daniel se targuait d'être un type honnête. De toute sa vie, il n'avait jamais rien volé. Jamais. Ce n'était pas à trente-cinq ans qu'il allait commencer. Surtout qu'il était connu dans l'immeuble et que pour le coup, ç'aurait risqué de mal tourner. Autant ne pas se fâcher avec la vieille, elle pouvait avoir des copines du même pedigree, des veuves bourrées de pognon à ne savoir qu'en faire et qui possédaient peut-être des piaules comme la sienne. En allant poireauter, quémander à la paroisse, avec un peu de chance, qui sait ?

– Bien, madame, dit-il, vendredi, c'est entendu. Il n'y aura pas de soucis...

– À la bonne heure ! s'écria Mme Letillois. Vous êtes quel-qu'un de raisonnable.

– Ce que je voudrais simplement vous demander, madame, c'est de garder mon nom sur la boîte aux lettres parce que pour toucher mon RMI, il faut une adresse, alors le temps que je trouve une autre solution, ça m'arrangerait vraiment, hein ?

– Si je peux continuer à vous rendre service, vous pensez bien ! répondit-elle. Gardez une clé, laissez votre nom sur la boîte, Viviane recevra son courrier chez moi, comme ça tout le monde sera content. Je serai toujours ravie de vous aider.

Daniel se cramponna aux accoudoirs du fauteuil jusqu'à en faire craquer ses phalanges, puis essuya ses paumes moites sur son pantalon avant de se lever. Il était livide et sentit ses jambes flageoler.

– Allez, monsieur Tessandier, du courage ! Je sais que vous n'en manquez pas ! Je suis certaine que les choses vont s'arranger pour vous. Et si vous ne me donniez pas de nouvelles, alors là, je serais fâchée !

Il hésita un instant à serrer la main qu'elle lui tendait, mais fit taire ses réticences en s'apercevant que la vieille tenait entre ses doigts vermoulus un billet de cinquante euros. Il inclina la tête, effleura à peine les phalanges de sa bienfaitrice et enfouit le billet dans sa poche avant de se retirer.

Il descendit les marches des trois derniers étages de l'immeuble en retenant ses larmes. Une nouvelle fois il s'était laissé humilier, et de la pire façon qui soit. Un petit billet glissé en douce, comme les pièces qu'elle devait refiler au curé, à la quête, le dimanche à la fin de la messe. Le coup de grâce. D'un autre côté, comment refuser cinquante euros ? Quasiment le huitième de son RMI ! Un petit bout de papier qui n'avait aucune importance pour la Letillois, pas plus de valeur qu'un Kleenex qu'elle aurait utilisé pour évacuer une chiure de mouche venue souiller un de ses foutus tapis.

*

C'est ainsi que Daniel Tessandier se retrouva sur le trottoir de l'avenue Parmentier, Paris XI^e, le matin du lundi 19 mai 2003, vers neuf heures quinze, pleinement conscient que cette date risquait fort d'inaugurer une funeste descente aux enfers dont il se refusait à imaginer les étapes. Il traversa l'avenue devant l'entrée de la station de métro Goncourt et se retourna pour contempler l'immeuble – une sombre bâtisse haussmannienne à la façade noircie par la pollution – où il avait, sans même s'en rendre compte, vécu dans une relative sécurité. Les yeux mouillés de larmes, il regarda de bas en haut, d'un balcon à l'autre, d'une fenêtre à la suivante, avant de s'arrêter sur les lucarnes du septième étage, et plus précisément sur la troisième en partant de la gauche, une vitre crasseuse à laquelle aucun passant ne s'intéressait jamais. Celle de sa chambre. Douze mètres carrés, un sol couvert d'un lino fatigué, un lavabo ébréché et encroûté de tartre, un lit « clic-clac » pliant, une armoire de toile plastique ornée de motifs fleuris dont la fermeture Éclair était plus que déginguée. Du papier peint boursoufflé par l'humidité qui s'effilochoit en guirlandes poisseuses. Dans un coin, un sac de voyage

Michael Pye
Destins volés

Sam Reaves
Le Taxi mène l'enquête

Barbara Seranella
Tous des rats
Sans penser à mal

Edward Sklepowich
Mort dans une cité sereine
L'Adieu à la chair

Ake Smedberg
Disparitions à la chaîne

April Smith
Montana avenue

Mike Stewart
Mon frère en Alabama

Austin Wright
Tony et Susan

L. R. Wright
Le Suspect
Mort en hiver
Pas de sang dans la clairière

COMPOSITION : IGS-CP À L'ISLE-D'ESPAGNAC
S. N. FIRMIN-DIDOT AU MESNIL-SUR-L'ESTRÉE
DÉPÔT LÉGAL : AVRIL 2004. N° 55790-3 (69379)